

Index

affaire Boulanger	49	Inondations (Les)	5
affaire Dreyfus	40	Marchands de Crâne (Les)	55
assemblée de Verzin	64	Mode féminine (La)	103
ateliers d'hiver	29	Mode masculine (La)	95
autorités (Installation des)	91	Petits métiers (Les)	11
anarchistes (Les)	52	Pompes funèbres (Les)	66
Bâtonnade scolaire (Le)	87	Saisons (Les)	100
Cadeaux de Noël	83	Sapeurs-pompiers	77
Cafés et Cafés-concerts	31	Soldats espagnols émigrés	60
Cales (Les)	28	Spectacles militaires	36
Clouteries artisanales	7	St Barbe (La)	90
Commissionnaires		St-Nicolas (La)	88
Concerts	93	Gabacs (Marchandise)	99
Concours beffroi		Théâtre (Le)	93
Concours courses		Transport électrique publics	65
Deuil (port du)	{ 102 106	Types d'originaux	14
Dimanche en famille (Le)	72	Tintes officielles (Les)	90
Eaux & égouts (Les)	1	Voix (La)	24
Écolier (mes débuts d')	68		
Encaveurs (Les)	9		
Fête-Dieu (La)	54		
Fêtes foraines (Les)	20		
Fête Nationale (La)	85		
Halles (au d'Orléans)	59		
Hôtels particuliers	62		

Eaux et
Égouts

Le réseau de distribution d'eau n'a été réalisé à Rennes qu'aux environs de 1884.

Auparavant, à part les puits particuliers assez nombreux surtout dans les faubourgs, la population n'était approvisionnée en eau potable ou presque celle que par l'intermédiaire des "Porteurs d'eau".

Ceux-ci prenaient l'eau aux différents puits publics de la ville.

Je me souviens : du puits de Vincennes (intersection des rues de Vincennes et de Fouzères) on voit encore son emplacement marqué par une dalle en granit, du puits du Gros Malhoux (avenue du cimetière du nord), du puits du Champ-Jacquet (emplacement actuel du socle de la statue de Légerdit), du

du puits Drilloy (rue St Melaine, entre la rue d'Antrain et la place Hache), du puits de Nantes (rue de Nantes, en face la rue du père Janvier), du puits Jacob (faubourg de Nantes), du puits de Quinéleu (rue de Quinéleu), du puits Magenta (boulevard Magenta); ce dernier, le seul muni d'une pompe, était réservé aux troupes de la garnison.

Les porteurs d'eau dont il est question plus haut transportaient ce précieux liquide dans un tonneau de 800 à 1000 litres placé sur un chassis et trainé lentement par un cheval étique.

gouissant d'un privilège qui leur était accordé par la municipalité, leur nombre était limité.

Ils déambulaient dans le secteur qui leur était assigné en criant : "eau ! eau !" Les ménagères se faisaient

livrer leur provision moyennant 0,05 la bûche de 15 litres environs. Ceci était le tarif pour livraison au rez-de-chaussée, aux étages, il fallait bien entendu, payer plus cher.

Les tonneaux et bûches étaient soumis à un contrôle périodique, quant aux puis de particuliers, ils échappaient à tout contrôle, leur eau était utilisée indifféremment au lavage et à l'alimentation, ce qui explique sans doute, en partie, tout au moins, les nombreuses épidémies de toutes sortes et, notamment de fièvre typhoïde qui séissaient alors à Rennes.

Avant l'installation du service d'eau, les égouts, ~~les égouts~~, n'existaient pas. Cependant, les quartiers avoisinant la Vilaine bénéficiaient de canaux

souterrains qui évacuaient les eaux
minérales et les eaux de pluie dans la
rivière. Ces canaux, de par leur
dimension, ne se prisaient à aucun
courage. Il fallait compter sur les grandes
pluies pour obtenir un relatif nettoyage.
Ce déversement n'était pas, il va sans
dire, sans contribuer à augmenter
l'intensité des mauvaises odeurs qui
se dégagent des divers bras de la
Vilaine pendant les périodes de
sécheresse, époques où le cours de cette
rivière était à peu près nul au point
de former en certains endroits de
véritables mares stagnantes (notamment
au départ du canal d'I&R par le pl. ~~à l'aval et il~~
~~exige plus de temps~~
à la construction d'un réseau
d'égouts — qui n'est d'ailleurs pas
terminé — dans lesquels circule
un courant d'eau d'une façon
permanente a grandement amélioré

cette situation.

je me souviens que, longtemps, la curage des principaux égouts (les collecteurs) était effectué au moyen de ratsans tiré par des ânes. Cessci descendaient par un escalier spécialement aménagé à cet effet et prenant naissance place de Bretagne; cela constituait un spectacle qui m'amusait beaucoup car l'opération n'allait pas toujours toute seule.

Inondations Depuis les travaux effectués vers 1910 au moulin du Comte et dans le bief Laënnec notamment, on n'a plus à déplorer d'inondations ou bien elles sont de peu d'importance et durent peu.

Il n'en était pas de même avant cette époque.

Tous les ans, dans certains quartiers, les rues étaient, en effet

envahies par les eaux obligeant les services municipaux à installer des passerelles et même, dans les rues Chateaugué et de Brest ~~de même que~~
et sur le quai de la Tréhalaye, à organiser le transport des riverains au moyen de chariots de l'armée.
 Ces eaux ~~assistaient~~^{provenaient de} ~~à~~ égouts
primitifs dont il est parlé plus haut et dont le regard de déversement se trouvait ~~au~~ dessous du niveau
surelevé de la rivière gonflée par les pluies.

Quai St Yves (actuellement quai Duguay-Trouin) on allait voir, emportés ^{un fort courant} par ~~les eaux~~ toutes sortes d'objets (planches, barriques etc.) et d'animaux de basse-cour provenant des rues du quai de Baud et surtout des Bas-Chemins (actuellement rue Alphonse Guérin)

J'en existait dans ce quartier que étaient peu nombreux très peu nombreux d'habitations, il s'y trouvaient, par contre, ^{beaucoup de} ~~de nombreux~~ jardinetts avec chacun sa cabane et souvent son clapier et son poulailler constructions légères par ~~définition~~ qui ne résistaient pas à la poussée des eaux et étaient ^{anciens} emportées par le courant.



Clouterie
artisanale

Boulevard de la Liberté, là où s'élevaient les halles centrales, on retrouva une vieille halle au blé, vojait des petites maisons très vétustes dont le rez-de-chaussée était en contre-bas du trottoir. Elles étaient occupées par des petits commerces et débits de boissons. On y trouvait, entre autre,

une échoppe ^{pe laquelle}
 qui m'intéressait beaucoup
 d'abord
 c'était une petite fabrique artisanale
 de clous; ceux-ci façonnés à la main
 Les barres de fer étaient portées à la
 température voulue dans un four
 attisé par un soufflet lui-même
^{actionné}
 commandé par une grande roue
 s'apparentant d'aspect à une
 roue de moulin à eau dont les pales
 auraient été remplacées par un planches
 continu sur lequel un chien marchait
 sur place entraînant ainsi la roue
 dans un mouvement de rotation.
 tel l'écurciel dans sa cage

De la suite des opérations, je
 n'ai gardé aucun souvenir, cela ^{d'ailleurs}
 ne pouvait qu'en m'intéresser,
 j'avais environ 45 ans. ~~Mais~~ je
 en avais maintenant à 80 ans et demie
~~je savais encore, maintenant,~~
~~je ne~~ j'ai conservé le souvenir
 d'abord de mon itinéraire de
 celle époque

de voir ce chien marcher sans avancer et, aussi, à la fois de ma frayeur et de mon admiration devant les étincelles qui jaillissaient du fer rougi quand on le travaillait.

je crois me rappeler que d'autres clouteries du même genre existaient rue de Brest.



Les encaveurs Je voyais avec étonnement les encaveurs Il était une profession fermée, celle des "encaveurs", profession théoriquement libre mais, en fait, l'emploi d'^{d'une} équipe d'^{professionnels} encaveurs se vendait comme une charge d'officier ministériel. Ils formaient plusieurs équipes, chacune opérant dans un quartier déterminé.

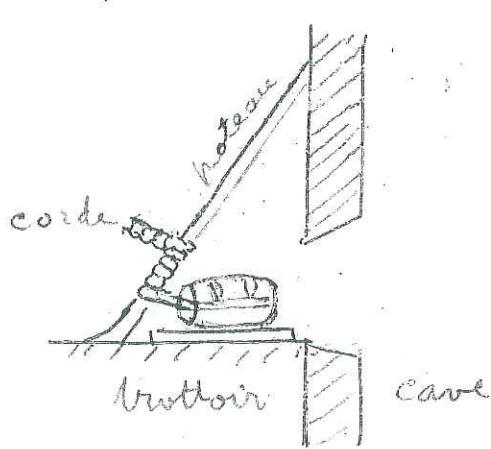
L'équipe ^{comprasant} se composait de 4 hommes, tous de solides gaillards car ils

manapotes

ils avaient à descendre dans les caves
comme devant offrir
des cabarets des futs ~~descendre~~ dont le
poids dépassait souvent la tonne. Le
languille était au point d'être mort mais il réussissait
métier n'était pas très lucratif mais
comme ~~jeux~~ il laissait beaucoup de loisirs à ses
~~et pour~~ pratiquants ~~qui~~ avaient tous pas
ailleurs d'une autre petite activité
(propriétaires de petits cafés, marchands
de légumes et de lait par exemple ou
certains étaient même
chanteurs dans les pivoines).

dans celle

des encaveurs d'ambulaiant
lentement traînant un diable sur
lequel était placé leur matériel
comportant des cordages et des
poulains, ceux-ci constitués par deux
madriers reliés entre eux et sur les-
quels glissaient
les futs, ~~comme~~
qui étaient encerclés de cordage



dont l'extrémité

était enroulé autour d'un fort poteau appuyé sur la façade de l'immobile, à qui ~~par contre il était~~ ^{Divers métiers} de cette façon, il était ~~possible~~ ^{possible} de régler la vitesse de descente du fil, le poteau supportant presque toute la charge.



Divers
petits
métiers
exercés
sur la
voie
publique

Les rues étaient parcourues par des gens exerçant divers petits métiers ou petits commerces et aussi par des originaires au comportement frisant le déséquilibre mental ~~laisinant penser à des déséquilibres~~

Premier

Des premiers, il faut citer le vitrier qui ~~se~~ subissait ^{encore} jusqu'à ces dernières années. C'était un homme vêtu d'une blouse blanche ^{Il était} portant ^{muni d'} une grande règle plate à la main et ayant sur le dos une hotte dans laquelle se trouvaient les verres à

à vitre ; ils se signalaient en criant :
" au vitri ... er ! "

Il y avait aussi les ramoneurs. On les disait auvergnats ou savoyards. Ils formaient équipe de deux, un adulte et un jeune garçon. Avant même de commencer leur journée, ils se présentaien la face et les mains enduites de sueur ; leur cri était : " Au ramo... nez du haut en bas ! "

^{que j'oublie} Je ne cite ~~plus~~ les chiffonniers, ils existent ^{encore} ~~trop~~, leur comportement est toujours le même, seule leur ^{est} appellation ~~a été~~ changeé, ils s'intitulent maintenant : ferrailleurs.

C'époque on tenait sans doute beaucoup à la vaisselle car les "racheteurs" installés sur la voie publique ne manquaient pas de travail. Ils appelaient les clients en criant :

"raccommodeur de faïence et de porcelaine avec attaches et sans attaches."

- (1) / Le vendredi, la ville était parcourue par des marchands de poissons sollicitant la clientèle au cri de : "la sardine fraîche, la sardine, sardines de Fort-Louis, beaux maquereaux." ^{ils} ~~elles~~ prononçaient : Port-Louis.
- (2)

quelques types d'origines

On rencontrait aussi un marchand de cravates dites anguilles qui s'aminciait par le cri "aux crava---, le reste du mot était élidé. Comme on ne le voyait jamais vendre sa marchandise et que sa tenue était plutôt singulière, on le soupçonnait d'être un espion allemand ; il est vrai qu'on en voyait partout. Je doute que c'en fut un, car il se serait arrangé pour

pour avoir une tenue plus en rapport avec le métier de colporteur.

Un autre ~~personnage~~ ^{intervenant} qui se faisait appeler Léon, ~~et~~ un pur original traînait une voiture à bras sur laquelle il entassait quantité d'objets hétéroclites : articles de mercerie défraîchis, vieux habits, chaussures usagées etc.. et aussi gâteaux et bonbons. Pour attirer les chalands, il jouait du cor de chasse et distribuait ^{gratuitement} des friandises aux enfants ~~aux enfants~~ mais aux seuls qui acceptaient de boire ou l'eau de coco dans un vase de nuit. S'installant en des endroits quelconques de la voie publique et faisant beaucoup de bruit avec son cor de chasse, il s'attrait de fréquentes contraventions qu'il refusait de payer, préférant la courant pas

parmi

par corps, il allait ainsi passer quelques jours à la prison qu'il appelait l'hôtel de la souffrance. On disait qu'il s'agissait d'un dévoué appartenant à une famille honorable et qui se livrait à ces excentricités pour ennuyer celle-ci. A la vérité on n'a jamais su qui il était, à part la police sans doute.

Un ancien libraire de Rennes, Verdier dit "frère mironton", était célèbre dans les milieux étudiants. Il avait la manie de péroter dans les rues et surtout dans les cafés dont il était l'hôte assidu. Ses discours abracadabriques mettaient en joie ses auditeurs d'autant plus nombreux et fidèles que ces récitals se terminaient par l'offre d'une tournée générale. On le persuada facilement que son devoir était de la nécessité de se présenter à la

députation. Ce fut l'occasion de réunions joyeuses se terminant toujours par des beuveries dont le candidat faisait les frais. Bien que jouissant d'une certaine aisance, Verdier à un moment donné arriva au bout de son rouleau et, complètement ruiné il dut se faire hospitaliser à Pont-Chaillou où il ne tarda pas à mourir de sénilité précoce (il n'aurait pas 60 ans) et bien entendu d'éthy-
lisme.

Un autre phénomène, mais celui-ci très sobre était très répandu le soir dans les cafés. C'était un homme d'environ 70 ans vendant des journaux ; on l'appelait Honore. Lui aussi discourrait sur des sujets de politique et en profitait pour

pour égratigner les élus locaux.

Lorsqu'il était invité à prendre une consommation, il commandait régulièrement une limonade. Il se déclarait inventeur notamment du fusil à canons cintré pour tirer dans les escaliers.

C'était, en somme, un fou peu dangereux qui, taciturne, circulait en ville les yeux à terre marmonnant des paroles inintelligibles.

~~on n'agit~~ remembrat le soir dans
Une autre habitation des cafés,
la "mère printemps", vieille femme
très âgée qui vendait des petits bouquets.
Elle s'adressait, bien entendu, de
préférence aux couples. Ses affaires
étaient, disait-on, relativement assez
bonnes, mais la vente des fleurs ne
constituait pas les seules et essentielles
ressources. Elle paraît pour jouer
sur une grande échelle le rôle

d'intérêt d'aire moyennant une
bonnête
Commission, ~~légale~~, si l'on peut dire.

Sous les arcades du théâtre, se tenait une femme âgée vendant aux enfants des bâtons de caramel mou, d'où son surnom de "mère caramélei". Ces bâtons étaient entourés de papier provenant d'anciens cahiers d'écoliers dont les caractères et les taches d'encre imprégnaien^t la marchandise. Il contournait qu'en son, aussi, à la sortie des classes, ses jeunes clients faisant fi des règles élémentaires d'hygiène, que d'ailleurs ils ignoraient, étaient -ils nombreux.

Mais, il y avait de la concurrence en la personne, si je puis dire, de la famille Turpin

(que nous dénommions : pintur)

composée de deux frères et de leur frère. Tous les trois étaient célibataires. Ils paraissaient, vers 1887 agés de 50 à 55 ans. Dans une boutique en bois installée le long de la façade nord de la mairie, ^{du pavillon} on y trouvait des petits jouets et surtout des bonbons et des gâteaux de patisserie à vendre 1 ou 2 sous pièce. Y était un de leurs clients. Ces ^{petits} gâteaux étaient :

très soignés, c'est ainsi, chose rare à cette époque, que, pour préserver leur marchandise des mouches et de la poussière, ille ^{étaient} placées dans des châssis recouverts de plaques de verre.

cette boutique, dont la présence en cet endroit n'ajoutait rien à l'œuvre de Gabriel, disparut vers 1914 du fait du décès de ses propriétaires.



La fête foraine d'hiver

Aux environs des fêtes de Noël se tenait place de la gare une foire rassemblant toutes sortes d'attractions : carrousels, baraques de lutteurs (on n'en voit plus maintenant), présentation de phénomènes humains et animaux, ménageries, cirques, loteries, tirs. A remarquer qu'à cette époque le dressage et la présentation des fauves étaient le monopole des ménageries, les cirques ne

ne présentant en dehors des acrobates
illusionnistes, jongleurs etc... que
des animaux ^{or quelques} domestiques, (chiens
chiens, singes, volatiles etc.)

~~On voyait également à cette
foire ~~des~~ ^{de} ~~Vaudreuil~~ dont le plus célèbre était
participer~~ ^{quels} se trouvait le théâtre

Mouton connu dans tout l'ouest,
région qu'il ne quittait pas.

Cet établissement était essentielle-
ment familial; tout son
personnel artistique était composé
des membres de la famille depuis
les grands-parents jusqu'aux
petits-enfants en passant par les
gendres et les bru. Ses spectacles
comportant drames, comédies
vaudevilles, ~~pièces~~ opérettes, étaient
très suivis.

La troupe s'est, peu à peu désagrégeée et a disparu avec le siècle. En 1918 environ, j'ai retrouvé à St Brieuc l'un des petits fils, âgé de plus de 60 ans, semblait-il, établi avec sa femme dans une roulotte d'aspect confortable à laquelle était amarrée une baraque ~~dans laquelle ils vendraient~~ vendant des bonbons et de la pâtisserie. Cette baraque était installée à l'angle du Boulevard Charnier et de la rue de la gare. J'avais l'impression que leur petit commerce était plutôt une distraction qu'un moyen d'existence. Le couple paraissait à l'aise si l'on en juge par ce détail : le mari faisait partie d'une société de chasse.

Révenons à Rennes, sur la place de la gare où était installée à l'époque ~~en permanence~~ une baraque, une pâtisserie foraine spécialisée dans la

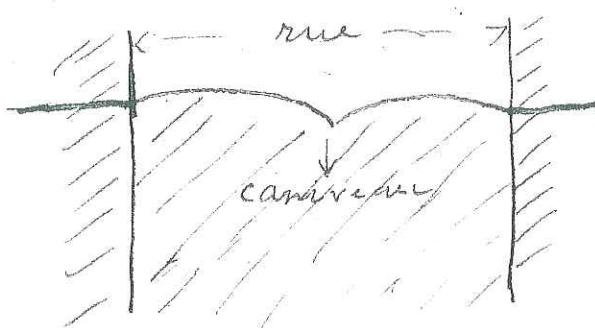
confection de flans et, surtout, de pommes
 Les dimanches d'hiver, les rennais, à
 l'issue de leurs promenades urbaines, et,
 après avoir flâné devant les établissements
 des forains et assisté à leur parade,
 venaient déguster les pommes chaudes
 que fabriquait en leur présence le père
 Barnas aidé de sa femme et de ses
 filles. ~~Cette pâtisserie qui restait~~
 Ouverte toute l'année à subir
 jusqu'à la guerre 1914.

C'est place de la gare ^{vers 1904} que j'ai
 entendu pour la première fois un
 gramophone. L'appareil n'était pas
 muni d'un paravent de diffusion,
 les auditeurs devaient introduire un
 petit écouteur dans chaque oreille;
 l'installation était prévue pour
 5 à 6 personnes écoutant simul-
 tanément, on n'avait pas le
 choix des morceaux.



La voirie

Vers 1885 il subsistait encore
 certaines rues dont le pavage très
 ancien était composé de pavés de
 pierre taillée régulière, arrondis par l'usage
 ce qui rendait la marche pénible. Dans
 ces ^{voies} dépourvus de trottoirs, les
 eaux s'écoulaient par un caniveau
 aménagé au milieu de la chaussée.
 Le profil de ces voies se présentait
 comme ceci :



Il résultait de cette disposition que les passants hommes, animaux et véhicules se trouvaient

toujours sur une surface inclinée position assez pénible. A cet égard je me souviens en particulier de la rue Jules Simon actuelle qui s'appelait alors rue de Gouttechaub (parce qu'elle conduisait à l'église Trinitaire qui s'élèvait à l'emplacement des Halls des Jeux Olympiques).

qui on évitait d'emprunter. cette dénomination provenait de ce qui elle empruntait jadis à l'ancienne église de Tournant qui s'élevait, entourée de son cimetière, à l'emplacement actuel des halles centrales ; à sa démolition, elle fut remplacée par une halle aux-blés, qui transformée devint vers 1885 une poissonnerie ; enfin, cette dernière fit place en 1913 aux halles centrales actuelles.

Non loin enjambant la Vilaine dont le ^{le cours principal} lit original se trouvait là où on a aménagé le boulevard de la Liberté, se placant ^{plaçant} devant le pont de Tournant donnant accès à la partie sud de la ville et qui donna son nom au prolongement de la rue de Vernois. Cette ^{comme} ~~petite~~ rue était bordée, à l'est, de vieilles maisons d'un seul étage

dont le rez-de-chaussée se trouvait en contre-bas de la rue, je ~~le parcourais~~^{l'empruniais} journallement pour me rendre en classe

Comme la circulation n'était pas très active, la ville de Rennes ne comptant que 60.000 habitants, et que, d'autre part, les moyens de transport étaient assez réduits par rapport à ce qu'il fut maintenant, on tolérait un certain embûchement des rues.

C'est ainsi qu'on ~~rencontrait~~^{voyait}, occupant la moitié de la chaussée et parfois davantage, des équipes de "Casseurs de bois", composées ~~chacune~~^{de} du mari qui fendait le bois ~~après~~^{que} il avait été scié par sa femme et d'un enfant qui les aidait à rentrer le bois casé chez le client, ils utilisaient à cet effet des hotte. Ce petit métier disparut lors de la construction des rivières d'égouts, on craignait que l'effondrement des dégradations du sol sous les coups

du merlij (sorte de marte employée pour fendre les bûches) ne détériore pas outre mesure les voies de égouts. La fente du bois sur la voie publique fut alors interdite.

Sur la rive droite, entre le pont de Nemours et le pont Neuf (pont de la Mission) stationnaient des bateaux lavoirs appartenant à des particuliers qui louaient les emplacements aux ménagères. Il s'agissait de bateaux amarrés par quai et flottant plats longs de 40 à 50 mètres et recouverts d'un toit. Au centre étaient aménagés, outre le logement du tenancier, une grande buanderie avec chaudière chauffée au moyen du bois que chaque cliente devait apporter; les incendies, vite éteints ^{d'ailleurs}, étaient assez fréquents. Les femmes écoliers en sortant de classe prenaient un grand plaisir à

à mettre en furie les larves^{des}; il leur suffisait de compter celles-ci en les désignant du doigt, le résultat cherché était toujours atteint à la grande joie des parents.



Les cales

Un certain nombre de cales étaient aménagés le long des quais de la Vilaine et du canal d'Ille-et-Rance, cales très fréquentées en raison de l'importance du trafic fluvial très apprécié à cette époque. Je citerai : la cale de la Préalaye et du quai Ségur (matières de construction, sables de Loire, pierres de Pont-Aven, et du Boëc), la cale de St-Cast (vins, épicerie, denrées coloniales en provenance du port de Nantes), la cale du Pré-Botte, rive gauche de la Vilaine entre les ponts

de Nemoins et de Berliz (actuellement pont Jean Jaurès). (matériau de construction) Elle n'existe plus; la calle Bossard, rive droite de la Vilaine en amont du pont de Chateaudun (réservée aux bois en grume). Elle a été supprimée lors de l'établissement de la voie des tramways d'Ille-et-Vilaine.



Les ateliers d'hiver

En hiver, ~~par suite~~^{en raison} du mauvais temps, les ouvriers du bâtiment et ceux qui travaillent à l'extérieur subissaient de nombreuses journées de chômage ~~et les~~ caisses de chômage n'existant pas encore, la misère s'installait dans ce milieu.

Pour remédier^{à une certaine mesure} à cette pénible situation, dans une certaine mesure, la municipalité organisait ce que l'on appelait officiellement des "ateliers d'hiver" et que,

ou largement on désignait "la pioche".
On voyait alors des convois de cinq à
six charettes à bras trainées par deux
hommes et poussées par deux autres,
chaque convoi constituait un atelier
dirigé par un caïnonnier municipal.

En temps de neige, ces équipes dégagnaient
les rues et se débarrassaient de cette
neige en la jettant dans la
vileine. En temps de pluie, elles
étaient chargées du racleage de la
boue (à part le centre de la ville,
peu de rues étaient pavées, et le
goudronnage était inconnu). En fait
~~formes~~, ce personnel était employé
à de petites besognes secondaires.

Il était établi que son rendement
était médiocre, souvent faute de
moyens physiques car on y rencontrait

à côté de travailleurs habitués aux travaux pénibles, quelques employés du bureau, des connus de magasin etc peu aptes en la matière.

L'tribution était modeste : 1^f 50 par journée de 10 heures, soit en monnaie actuelle environ 400^f par jour



Les Cafés

A la fin du siècle précédent.

les cafés étaient beaucoup plus fréquentés qu'aujourd'hui et, par suite, leur nombre plus élevé.

Beaucoup, et des plus importants,
De ce qui appelaient les grands cafés
ont disparu. Il ne subsiste plus

~~dans cette catégorie~~ que le Café de la Paix et le Glacier, ont fermé leurs portes ; le Grand Café (le plus luxueux à l'époque), rue de la Monnaie, le café du Palais (remplacé par les nouvelles galeries

le Café Continental (remplacé par le magasin Diémuie), le café de l'Europe (angle de la rue Jean Jaurès et du quai chateaubriand), le café de la Comédie absorbé par le café Glacis qui avait alors son entrée en face celle du théâtre, il était disposé en forme de U, le bas étant pratiquement occupé par la clientèle de passage; la branche de droite était le fief des habitués d'opinion de droite, les réactionnaires comme on les appelait; la branche de gauche était naturellement le rendez-vous des gens de gauche. ~~Dans~~ ces grands cafés, on y discutait politique et on y pratiquait les jeux habituels, y compris le billard très en vogue alors.

Quant aux cafés de moindre importance, fréquentés par des petits rentiers, des fonctionnaires, des commerçants modérés, leur nombre,

lui aussi, diminue sans cesse. La rareté
~~possédant de bonnes raisons~~ a bien de causes
de la clientèle se fait rare pour l'heure des raisons
parmi celles-ci on peut citer le sport
qui détourne à son profit les jeunes, qui
vers 1900 n'avaient pas beaucoup de
distractions ni de moyens de se renouveler
en dehors du café; devenus ^{d'}agés mûrs
puisque d'out là
ils restent éloignés du café pouvant
peut-être disposer autrement de leurs loisirs;
d'autre part, la journée de travail
qui dans les bureaux se terminait
à 14 h et même
à 15 h se prolonge maintenant
jusqu'à 18 h ou 18 h 30, donc,
moins de temps disponible
avant le repas du soir.

En outre, le coût de la vie
qui se répercute sur le prix des
consommations gêne beaucoup
ceux qui paient 25 francs un
apéritif ^{alors qu'actuellement} nécessitant au
minimum ^{au moins} consommation
ne payent la même quantité 70 ou 80 fr.

faciles ou sorties
 et puis, il y a les promenades dominicales
 en dehors de la cité que l'on ne faisait
 et faut ~~leur compte~~ aussi l'institution des
 que très rarement et le congé annuel
 qui occasionne des dépenses ~~et qui~~
 n'existaient pas et, surtout le cinéma
 création du siècle où l'on va en famille.
 En résumé, pour faire face à ces dépenses,
 le chef de famille est obligé de rognier
 sur ses dépenses personnelles et en
 particulier sur celles de café ~~ou de partie~~,
 il s'agit bien entendu, de l'homme sérieux -
 et, c'est bien ainsi car toute la famille
 participe à ces distractions.

N.B. - Pratiquement, seuls les
 hommes fréquentaient le café. Ce n'est
 que tout-à-fait exceptionnellement que
 l'on y voyait les femmes et, encore, le
plus souvent, étaient-elles accompagnées.

Enfin, les cafés de la dernière
 catégorie où l'on ne consomme en
 général que du cidre et du café ^{du vin} arrosé
 d'alcool, spécialement chez ~~quelques-uns~~

de qui occupaient, notamment dans les rues de Brest et de St Malo, environ un rez-de-chaussé sur trois, ont vu leur nombre diminuer de près de moitié.

La raison de cet état de choses, en ce qui concerne cette ^{dernière} catégorie de débits de boissons est, je crois, surtout due au coût relativement élevé des consommations, car la campagne anti-alcoolique de ces dernières années n'a pas dû avoir d'effet très sensible sur la mentalité de la population de ces quartiers ^{qui} dont les habitants ne disposent que de ressources des plus modestes. ~~L'opinion~~
 Il est à combattre que cette campagne qui, menée dès l'école aura plus d'influence sur la génération ^{qui vient} ~~d'après-guerre~~.

Enfin, pourant de clore ce chapitre, il faut signaler la disparition totale des cafés "chantant

36

ouvert jusqu'à une
heure avancée de la nuit

appelés aussi "buuglants", ~~C'est à dire~~

Il y avait l'Alcazar (emplacement de la B.N.C.)

le café de Paris (angle de la place du
Palais et de la rue de Brulha), la

Souree (avenue Jaurès). Ces établisse-
ments n'étaient guère fréquentés que
par des étudiants et des jeunes gens;

leur tenue n'était pas sans provoquer
l'intervention fréquente de la Police;
on dut même interdire la quête que
faisait dans la salle chaque artiste
après son tour de chant.

La morale n'a rien perdu à
la disparition de ces "boîtes de
nuit", les habitants du voisinage
non plus.



Les spectacles militaires

Vers 1885, mes parents
habitaient boulevard de la Liberté
entre les rues de Vaugirard et de
Sanglierais. Je me souviens que

que ma mère nous envoyait au lit, au plus tard, lorsqu'on entendait passer les deux retraites militaires quotidiennes

c'est-à-dire peu après 21 h (on disait alors gl du soir). Partant de la place

de la Mairie, la première composée de trompettes d'artillerie se dirigeait vers

la Caserne du Colombio en passant par la rue de Nauvours et la rue de Nantes,

la seconde, celle des chasseurs à pied comportant des clarions et des cors

de chasse se rendait par la rue Languedoc et le boulevard de la Liberté à la caserne de Guines (actuellement Foch)

Les spectacles militaires étaient très fréquents.

La prise du drapeau des régiments de la garnison au domicile du colonel en était un. Lorsque le drapeau quittait ce domicile, il était escorté d'un détachement avec musique. La troupe se déplaçait sur toute la

Maurice

largur de la ~~rue~~^{avenue}, ce qui, dans les
voies étroites ~~comme le pont de Nain~~^{n'allait pas sans difficultés}
(étagé depuis) ~~fournit~~ ^{évoquait} un
~~mauvais~~^{mauvais} état d'occurrence dans le
rang des rumeurs qui amusaient
beaucoup les badauds.

Au départ du drapeau, le sapeur
~~qui~~^{de} en permanence
~~garnissait~~^{et} ~~plaçait~~^{plaçait} toute la journée à
l'entrée de la maison du colonel
se retirait pour ne revenir prendre
son poste qu'au retour du drapeau.

De temps à autre, place de la
Mairie avait lieu soit un défilé
de condamnés par le Conseil de
guerre, soit, plus rarement, une
dégradation militaire.

Les troupes formaient le
carré; le condamné était amené
sous escorte en armes. Le greffier
militaire donnait lecture du

jugement du condamné qui défilait ensuite devant les troupes; il était revêtu de bure, uniforme des bataillons de discipline, le Képi de même couleur était muni d'une très large visière; à l'issue de cette parade, l'intéressé était ramené à la prison militaire et ensuite, dirigé sur l'Algérie (bats d'Af.)

La dégradation militaire, moins fréquente, était plus impressionante jusqu'à après lecture de la sentence, le cérémonial était le même. Ensuite le commandant des troupes déclarait le militaire "dégradé" et indigné de porter les armes, puis un sous-officier jetait à terre le Képi ou cölinc-ci, lui enlevait les galons qu'il pouvait avoir, et détechait les boutons de sa tenue. Dans ce nouvel appareil, le

Le condamné défilait non sans parfois faire le fanfaron, jurant et insultant au passage les gradés, estimant sans doute qu'il n'avait plus rien à perdre. Il était enfin remis aux services pénitenciaris civils en vue de son envoi à Cayenne ou à Nouméa.

Ces contenus ont heureusement disparus, le cas échéant, les dépôts et dégravations, si elles subsistent, sont maintenant exécutés hors la vue du public.



à l'affaire

Dreyfus

En juillet et août

Rennes le procès en révision

du Capitaine Dreyfus, le premier ayant été cassé.

Ce fut l'occasion du séjour dans notre ville de nombreuses personnalités politiques, littéraires militaires et aussi d'une nuée de

de journalistes français et étrangers.

Les audiences qui se prolongèrent pendant tout le mois de juillet n'avaient lieu, en raison de la chaleur, que dans la matinée, de 8 h à midi.

Le prisonnier était détenu à la prison militaire située à l'angle de la rue Duhamel et de la rue St-Hélier, il revêtu de l'uniforme de capitaine d'artillerie qui lui avait été rendu, ~~et se rendait~~, ^{revenu de l'} la salle d'audience, ~~salle~~ des fêtes du lycée en passant par la manutention militaire, attenante à la prison et traversait l'avenue de la gare entre deux haies de soldats lui tournant le dos.

La circulation était interrompue, l'îlot constitué par le lycée,

l'Eglise Foussaint et le Musée était entouré de gendarmes, ils étaient très nombreux ; je me souviens que cette année-là, deux escadrons de gendarmes à cheval et deux compagnies de gendarmes à pied participèrent à la réve de 14 juillet.

De fréquentes patrouilles circulaient la nuit rue Duhamel entre la prison militaire et l'hôtel particulier où habitait, pendant le procès, Mme Dreyfus et sa famille.

L'après-midi où fut prononcé le verdict une bagarre se produisit place de la Mairie et donna lieu à charges de cavalerie pour la gendarmerie ^{parag}. bien que quelques coups de carabine furent tirés en l'air, ce ne fut pas grave du tout, beaucoup de bruit mais aucune victime.

Remontons en arrière . . .

à l'arrivée de Dreyfus à Rennes. Cette opération fut organisée avec tant de discrétion que même les journalistes à l'attente de l'événement depuis plusieurs jours ne l'apprirent qu'après coup.

Le bateau qui amenait Dreyfus de l'île du Diable le débarqua dans un petit port de pêche du Morbihan dédié il partit par train spécial pour arriver au passage-a-niveau dit de la ville-en-bois à 2 km de Rennes, ^{du} ~~de~~, il ^{prit place} ~~monta~~ dans une voiture de l'armée qui le conduisit à la prison militaire ^{où il arriva}; ~~ceci se passait~~ vers 4 h du matin.

Les audiences étaient en principe publiques, seules une dizaine de personnes qui

qui stationnaient une partie de la
nuit à la porte de la salle des fêtes
me boulies entraient libralement
et, debout, garnissaient le fond de
la salle. Une centaine de places
assises étaient réservées aux
personnes munies de cartes
spéciales ^{de chaque étage} délivrées par le President
du Conseil de Guerre. Ces cartes
s'obtenaient assez facilement.
J'en ai profité; malheureusement je
n'ai pas eu la chance d'assister
à une audience très intéressante;
discussions ^{et expériences} au tableau noir des ses
~~l'opinion et théories~~
par l'expert en écritures le Dr Bertillon
(créateur de l'identité judiciaire).
Néanmoins j'ai pu cependant recueillir
quelques impressions nobles
d'acteurs en présence.

C'inculpé, tenue très correcte mais distante et discutant froidement, niant évidemment sa culpabilité sans cependant y apporter l'élay et l'indignation qu'on pourrait ~~louerait~~
peut attendre d'un innocent. Peut-être cette attitude était-elle due à une dépression tant physique que morale résultant d'un séjour de plus de cinq années, seul, dans une petite île éloignée et au climat particulièrement ~~sec~~^{épuisant}.

Quoi qu'il en soit, ~~il~~ ne provoquait pas un courant de sympathie en sa faveur.

Il était ^{2^e avocat} ~~avocat~~ Mr Demange, l'un des ~~les~~ avocats, très défiant vis à vis du Conseil faisait surtout du sentiment.

Par contre, M^e Labori, son second avocat très dynamique, parlait haut et réhément, criant même, s'attaquant sans ménagement aux experts, à la procédure et à ceux qui l'avaient dressée les désignant nommément au besoin.

Ces défenseurs, l'un et l'autre, donnaient par leur exagération l'impression de, ~~peut-être~~, plébisciter desservir la cause de leur client.

En tout cas, le verdict fut, le moins qu'on puisse dire, surprenant. Dreyfus fut, en effet, condamné à quelques années de prison. Comme il avait déjà été détenu pendant une plus longue durée, sa libération intervint quelques jours après.

Cette décision du Conseil de guerre

Le verdict

n'apporta pas le calme dans les esprits, car on estimait que si il était ^{y avait} coupable, la peine était dérisoire, et, au contraire, s'il était innocent mais sa culpabilité n'était pas suffisamment établie, l'acquittement s'imposait.

Ce procès a d'ailleurs été l'objet d'une nouvelle révision par la Cour de Cassation qui, sans renvoi devant un autre tribunal, prononçait l'acquittement, la preuve ayant été fournie que l'auteur du bordereau, pièce unique de l'accusation était l'œuvre d'un commandant de l'armée française d'origine hongroise, le Commandant Estherazy qui, d'ailleurs n'était

s'était succédé entre temps.

Cette affaire a remué toute la France et même l'étranger pendant plusieurs années. Deux camps s'étaient formés non seulement dans le pays mais aussi dans les familles.

D'un côté les "Patriotes" partisans de la culpabilité à la tête desquels se trouvait Dreyfus; de l'autre les défenseurs de Dreyfus, les "dreyfusards", soutenus par quelques écrivains célèbres;

Catulle Mendès, Zola entre autres. A noter que ni les uns ni les autres ne possédaient ~~d'aucun~~ éléments précis sur le fond de l'affaire et qu'ils étaient plutôt guidés par leurs penchants politiques ~~et raciaux~~ (Dreyfus était juif)

plus haut

N.B. — Le bordereau dont il s'agit avait été trouvé dans une corbeille à papier à l'ambassade d'Allemagne par une femme de ménage dont l'activité ne devrait pas se borner au balayage des bureaux.



L'affaire
du
général
Boulanger

L'affaire du général Boulanger se situe vers 1886, 87. Cet officier général commandait les troupes françaises en Tunisie lorsqu'il fut appelé à la tête prendre le portefeuille ^{d'état-major} ~~des~~ du Ministère de la guerre (le Ministère ainsi que celui de la Marine étaient alors toujours confiés à un militaire).

Il prit une série de mesures d'ordre ^{d'état-major} secondaire, mais qui le rendirent populaire. Certaines comme l'obligation du port de la

barbe avec barbiches en pointe faisait sourire car ce n'était pas très beau (s'il cela avait la prétention de faire plus guerrier) de voir les jeunes soldats avec quelques poils épars au menton. ^{espérant} on lui doit des réformes plus appréciées des militaires telles que la création de réfectoires dans les casernes, l'attribution d'assiettes remplaçant la gamelle d'abord, jusqu'à ce que là, le couvercle ^{en tenant lieu} ~~soit~~ ^{d'ab} scritte; la fourniture de gants de laine pour l'hiver ainsi que de chaussettes accessoires inconnus du troupe et même prohibés par certains chefs. Il rétablit les retraites militaires etc...

A la chute du Ministère, il fut mis à la tête du corps d'armée de Clermont Ferrand, ^{organisation} ~~organisation~~ qu'il considéra comme une brimade. Il se fit alors mettre à la retraite pour se présenter à la députation; ~~mais~~ il

fut élue à la fois dans
une dizaine de départements l'élection.

Sa popularité était grande, comme le prouve le fait suivant dont j'ai été témoin: Peu après son élection il vint à Rennes et assista à quelques courses de chevaux. À son retour des galeries, sa voiture fut dételée et traînée par les manifestants enthousiastes jusqu'à l'hôtel de France où il était descendu.

Cette popularité fut exploitée par la "Ligue des patriotes" présidée par Paul Déroulède, le champion de la revanche sur l'Allemagne, qui le poussa à tenter un coup d'état pour prendre le pouvoir.

Avec plus de cran et d'esprit de décision, il pouvait réussir si nombreux étaient ses partisans.

Il n'osait pas; condamné par la Haute-Cour, il se réfugia en Belgique où il retrouva sa maîtresse la Comtesse de Bonnemain. Celle-ci

mourut peu après et le général Boulanger
se suicida sur sa tombe à Ixelles près de
Bruxelles.

Ainsi finit une période troublée
mais le calme ne dura pas longtemps
Car quelques années plus tard ce
fut la série d'attentats à la bombe
perpétrés par les nihilistes français
et ensuite l'affaire Dreyfus.

Les attentats anarchistes Les anarchistes-nihilistes étaient
peu nombreux, mais très actifs. Ils
lançaient leurs bombes surtout dans
les grands cafés, dans les réunions
publiques (c'était au cours d'une
~~période~~ ^{électorale} électorale), dans les églises
et même dans la salle de séances
de la Chambre des Députés.

Les victimes furent cependant si
peu nombreuses que je m'en souviens bien, peu nombreuses
qu'une seule mort fut constatée, celle
de l'animateur de la bande, un

✓ nommé Vaillant qui fut tué dans le tambour de l'une des portes de la Madeleine par l'engin qu'il portait et qui s'éclata prématièrement. Au grand Café, un admirateur de ces criminels, le poète ~~Georges~~
Laurent Baillade qui ~~dit~~^{s'exprime} "qu'importe la mort de rages humanités si le geste est beau!" fut sérieusement blessé par une bombe lancée par l'un de ceux qu'il admirait.

Enfin, à la Chambre des Députés, une autre bombe fut lancée sur les tribunes du public dans l'hémicycle, elle ne fit que des dégâts matériels, mais rendit célèbre, pour un temps, le Président de l'assemblée, qui n'intervint pas dans les débats, ~~s'écria~~
au milieu du bruit et du tumulte de panique qui suivirent: "La séance continue."



La Fête-Dieu

le parcours de
D'autre jeunesse, les processions
de la Fête-Dieu étaient beaucoup plus
long itinéraire qu'actuellement.

I outte

Les reposoirs étaient, par suite, plus
nombreux, ils étaient plus somptueux
l'autel orné de draperies ~~et fleurs et dentilles~~,
~~et dessous à grimpées de jets d'eau,~~
s'élevait au milieu ~~de~~ ~~de cascades~~, de ~~bien dessinés~~
~~partenres~~, fleurs et agrémentés ~~et copieusement fleuris, ou bien~~,
~~des pièces d'eau, de jets d'eau et de cascades~~
~~représentantais une calvaire bâton~~
Parfois lorsque la place le permettait et la générosité
~~on encore une vieille église célébre~~,
des habitants du quartier le permettaient, on élevait
~~de reproduire~~ le cortège qui bénéficiait des
de cadres la présence de plusieurs musiques
~~qui on de~~ celle de celles de collèges St Vincent, St
~~renelle~~ ~~appr~~ Martin, celle des Frères et aussi des
deux musiques militaires) était
encadré de soldats en armes, à
mon grand désespoir, car leur
présence ^{pas} me masquait les
participants.

A cette époque, je devais avoir
 5 à 6 ans, nous habitions boulevard
 de la Liberté en face ^{d'} un grand
 jardin ~~avec à l'apporture de~~
~~clos. Néançlement d'une~~
 grille. Des habitants du quartier
 qui étaient dans ce jardin un
 reposoir monumental, le plan
 ne manquant pas. Pour ma sœur
 et pour moi - la construction de ce
 reposoir constituait un spectacle
 très intéressant. Si cette circons-
 tance me revient à l'esprit après
 plus de 75 ans, ~~je l'avoue~~, ^{je l'avoue}
 c'était surtout pour une raison
 bien terre-à-terre. Nous étions
 en plein saison des fraises, notre
 mère nous apportait sur le balcon

l'
de notre appartement d'où nous
surveillions les travaux une tartine
de beurre et recouverte de sucre et
de fraises écrasées. Pendant
longtemps, j'associais l'idée de
Fête-Dieu à la saveur des fraises
je devais avoir un faible pour ces
fruits car, plus tard, le mot
phrase évoquait toujours en moi
le goût de la fraise.



La marchande Place du Champ-Jacquet se
de cirage tenait une vieille marchande de
cirage, produit qu'elle fabriquait
elle-même.

Son établissement en plein
air consistait en une simple
table sur laquelle étaient placées,
chacune sur un morceau de

de feuille de chou des boules
de cirage, qui, selon leur dimension,
étaient vendues 1 ou 2 sous. En
l'absence de la marchande,
l'acheteur se servait lui-même
et déposait sa monnaie dans
une soucoupe.

Ce cirage, comme d'ailleurs
tous ceux de cette époque devait
être étendu sur la chaussure au
moyen d'une brosse légèrement
humectée ; particulièrement on
crachait sur la brosse. Lorsque la
chaussure se présentait tâche, on
obtenait assez facilement un
briant convenable, mais lorsqu'il
s'agissait de chaussures humides
on avait beaucoup de peine à les
faire briller ; j'en sais quelque chose

en l'âge de 9 à 10 ans, je devais, quelque fut le temps, cirer mes chaussures avant d'aller en classe. J'avoue que je trichais et que pour faciliter ma tâche, dès que je n'étais pas vu, j'approchais mes souliers du feu afin de les faire sécher; c'était pourtant bien défendu.



Le Marché des Lices Le samedi matin, ma mère faisait son marché aux Lices. Les tramways n'existaient pas. elle s'y rendait donc et en revenait à pied chargée de légumes, de fruits, de beurre, les prix étant très avantageux, et puis, c'était l'usage.

On voyait alors les femmes d'officier faisant leurs achats suivies du soldat-ordonnance de leur mari qui portait le panier ;
 il était en civil mais portait une casquette d'un modèle réglementaire. Cette coiffure, dont le dessus ^{était recouvert} de cuir verni rappelait les tampons des voitures de chemins de fer de là le surnom de tampons donné à ces militaires. Un vendeur de l'époque portait le titre "le tampon des capissons".

Cette institution disparut avec la guerre 1914



La halle à la viande de la rue d'Orléans

à l'angle de la rue d'Orléans et du quai Lamartine se trouvait une grande cour isolée

des rues par les innenables et dans laquelle était installée une halle à la viande. On y accédait par des couloirs communs aux locataires des immeubles. Son aspect était très moyenâgeux, les étals étaient en bois, un ruisseau au milieu des travées recevait les eaux usées.

Elle fut supprimée à la suite d'une campagne de habitants du voisinage qui se plaignaient des odeurs qui s'en dégageaient et des mouches qu'elle attirait.



Les militaires espagnols émigrés en France

Vers 1885, à la suite d'une révolution carliste en Espagne, de nombreux militaires, soldats et

et officiers expulsés de leur pays, avaient été accueillis en France et placés en résidence forcée, notamment à Rennes.

Si certains officiers fortunés avaient pu mettre leurs biens à l'abri et se permettre de mener grand train (chevaux, voitures, domestiques) d'autres sans ressources étaient réduits à exercer différents petits métiers. L'un d'eux fabiquait des cerfs-volants d'un modèle nouveau pour nous. Pendant plusieurs années, ce fut la grande vogue ; des compétitions étaient organisées sur le Champ de Mars auxquelles s'intéressaient même les grandes personnes. Il y eut aussi des vols de nuit, la queue ou cerfs-volants se terminant par une

par une lanterne vénitienne.

Un autre avait adopté la profession d'oiseleur et de fabricant de cages à oiseaux.

Quant aux hommes de troupe,

ils resterent moins longtemps en exil, ils furent employés en grande partie à la construction de la caserne Mac-Mahon destinée au bataillon de chasseurs à pied logé trop à l'étroit au quartier Foch.



Les hôtels particuliers des châtelains de la région

Jusque vers 1895, on voyait encore des châtelains d'Ile et Vilaine et des Côtes du Nord habitant l'été leur château et l'hiver leur hôtel particulier à Rennes.

Parmi ces hôtels je citerai :

l'hôtel de Blostac, rue du Chapitre
 de la Monssage, rue des Dames
 le Conscripte des Dames
 de la Rivière, rue de la Monnaie
 du Boisduché, rue des Dames
 de Cuillé, Contours de la moutte
 du Hégoët Rue du Dr Régnauld
 des Vétérinaires avenue Janvois
 de Falys, rue St Yves
 de France rue St Yves

Seul, ~~de~~ cette liste, l'hôtel
 de Falys n'existe plus, il vient d'être
 démolie pour faire place à la Banque
 de Bretagne. Tous les autres subsistent
 mais sont devenus des immeubles
 de rapport.

Les propriétaires de ces hôtels
 avaient voitures de maître et
 menaient grand train. Aux
 environs du premier Janvois, ils
 s'échangeaient des visites en grande

cérémonies : cochers en livré conduisant des attelages de chevaux de pris, et accompagnés d'un valet de pied dont le rôle consistait à ouvrir les portières bien entendu, mais souvent à déposer la carte de leur maître lorsque ceux-ci estimaient que le degré de leurs relations ne justifiait pas une visite en personne.

L'assemblée de Vezin Le lundi de Pâques, en breaks attelés de deux, voire même de quatre chevaux dont deux eniffrière, toute cette noblesse se rendait, suivant une coutume ancienne, à l'assemblée de Vezin qui se tenait, non pas au bourg de ce nom, mais à l'intersection des routes de Brest et de Montfort, au lieu dit "la Croix rouge". Arrivés

à cet endroit, les attelages se
multipliaient et, faisant demi-tour,
page 65 Chapitre transports publics

après : "on ne disposait que
de fiacres", ajouter
c'étaient des véhicules dont la silhouette
rappelait les chaises à porteur,
l'été ~~où~~ ils étaient remplacés par
des "victoria", voitures complètement démontables.
Les fiacres étaient assez nombreux....

page 66 ajoutés au chapitre transport publics; le
trajet pr les excursions en groupe, il
existait ~~de omnibus~~, de tapissières ~~ou~~
grand omnibus ouverts ou fermés cotis
et attelés à 2 chevaux

nez

uir

page 65 chapitre transports publics

après : "on ne disposait que
de fiacres", ajoutez

c'était des véhicules dont la silhouette
ressemblait les chaises à porteur,

l'été ~~où~~ ils étaient remplacés par
des "victoria", voitures complètement décapotées

Le fiacres étaient assez nombreux....

page 66 ajoutés au chapitre transports publics;

l'été pour les excursions en groupe, il
existait de ~~voitures~~, de tapissières ~~où~~
grand omnibus ouverts de tous cotés
et attelé à 2 chevaux

place des Lices, place St Anne, à la Halle-aux-toiles, Contour de la Motte, rue de Bordeaux (devenue rue Salomon de Broïc), place de la Mairie et place de la gare.

Les cochers étaient coiffés du chapeau haut de forme en cuir bouilli ; l'hiver ils revêtaient un grand manteau à pélerine.

Les propriétaires de ces stations disposaient, outre des fiacres, de grandes voitures dénommées voitures de remise, elles comportaient un attelage de deux chevaux ; elles étaient utilisées pour les mariages, les enterrements et à l'occasion des cérémonies officielles.

Les pompes funèbres

On voyait aussi, au retour des cimetières un omnibus avec

impériale. A l'intérieur prenait place le clergé et, sur l'impériale s'installait le personnel auxiliaire : les chanteurs, les enfants de chœur en surplis, le bedeau avec sa robe noire et rouge et le suiveur coiffé du bicorne à plumes. Cet ensemble ne manquait pas de pittoresque.

De leur côté les convois funèbres se parlaient d'uniforme des employés, ~~des porteurs de sarcophages que~~ que l'on appelait "porte-corps", étaient un sujet d'étonnement pour les étrangers à la ville.

Ces employés étaient, en effet, vêtus d'une robe noire serrée à la taille par une corvée, avaient sur leurs épaules une petite pèlerine. Leurs jambes étaient enfermées dans des guêtres en drap noir recouvrant le dessus de la chaussure, sur leur tête, un tricornie. En

en grande tenue, la pèlerine, le chapeau, la ceinture ainsi que le large bandier qui était ajouté à la tenue ordinaire étaient ornés de motifs noirs et blancs.



L'école
de mes
débuts

La première école que j'ai connue n'était pas à proprement parler une école mais une sorte de jardin d'enfants que l'on appelait "asile". Mes parents m'y avaient placés en prévision de la naissance prochaine de ma sœur. J'avais 3 ans environ, je devais y prendre le repas du midi contenu dans un petit panier à couvercle qui a été conservé longtemps à la maison.

Je me sentais tellement désempêtré quand ma mère m'eût quitté que je ne cessais de pleurer; aussi,

aussi, on eut pitié et on me garda à la maison.

Un peu plus tard, on m'a inscrit à une institution privée tenue par M. Le Coïc ayant pour adjointes sa femme et sa fille. Là, on apprenait les belles manières : en arrivant, on saluait le maître d'une révérence accompagnée du glissement du pied droit sur le parquet. Le jour de la fête de Monsieur, de Madame ou de Mademoiselle, on apportait un petit cadeau et on nous distribuait des bonbons.

M. Le Coïc faisait partie de la musique des Pompiers. Lorsqu'il avait été de service dans la matinée, pour un enterrement par exemple, il ne quittait pas sa tenue de pompier pour faire sa classe l'après-midi, nous trouvions magnifique ainsi.

Malgré ces petits travers, on n'enseignait pas dans cet établissement que la façon de se comporter en enfant bien élevé, on apprenait aussi à lire et à écrire, la méthode devait être bonne car j'ai entendu dire que mes progrès comme ceux de mes camarades étaient assez rapides.

Une petite anecdote : Un jour on nous a demandé d'écrire au tableau un mot de notre choix, sans faute évidemment. Résignant trop de mes capacités, j'ai choisi le mot "artilleur" que j'estimais difficile et qui, à mes yeux devait me mettre en vedette. Ce fut un fiasco retentissant, je suis sorti de l'épreuve profondément mortifié. Pourquoi avais-je choisi ce mot ? parce que nous avions un voisin très aimable

pour moi et qui était artilleur, musicien, je crois, dont on parlait parfois à la maison.

Ce fut pour moi une leçon profitable car j'ai la conviction qu'au cours de mon existence, je n'ai jamais péché par présomption.

Vers l'âge de 7 ans, je suis entré à l'école des Frères. Cette période de mes études n'a laissé que peu de traces dans ma mémoire, je n'en ai conservé qu'un souvenir. Un jour ~~ma~~ ma mère qui m'avait accompagné s'entendit dire par le professeur que j'étais sale ! Elle crut que cette critique visait ma petite personne. Elle en fut indignée et protesta vivement ; il fallut

un certain temps pour que le malentendu se dissipat, car il y avait bien malentendu, le père faisait seulement allusion à la tenue de mes cahiers.

Les dimanches en famille Le samedi soir, ma soeur et moi allions attendre notre père à l'entrée du Champ de Mars. Arrivé à la maison et avant de nous mettre à table, il voyait mon carnet de notes hebdomadaire; lorsqu'il était satisfait de ces notes, il me donnait 50 centimes, somme importante à l'époque surtout si l'on tient compte de son traitement qui ne devrait pas dépasser 165 fr par mois. En cas de mauvaises notes, ce qui était rare mais se produisait quelques fois, il

il m'infigeait une punition, pas méchante et que, le plus souvent il levait le dimanche ; néanmoins, mon amour propre en souffrait beaucoup. ~~Et lorsque~~ la punition était maintenue, il ne m'emménageait pas le dimanche matin à la direction des P.T.T. où il devait rendre compte des travaux exécutés dans la semaine passée et recevoir le programme de ceux prévus pour la semaine suivante.

L'après-midi, pendant les beaux jours, nous partions tous les quatre à la campagne.

Nous n'avions pas besoin d'aller bien loin, nous la trouvions aux portes de la ville : par exemple, à l'emplacement du bureau des chèques postaux actuel, il y avait

une prairie avec quelques buquetaux
on s'en contentait. Nous pouvions
également nous rendre derrière la
Maison Centrale, le quartier n'était
^{encore}
pas habité et c'était la vraie campagne
avec ses champs, ses pris, ses arbres et
ses petits chemins.

Une ou deux fois pendant la
belle saison, la sortie était plus
longue, elle prenait tout l'après-
midi et consistait à parcourir la
partie du Chemin de ronde entre
la route de Redon, un peu après
le polygone et d'atteindre la route
de Vannes à la hauteur d'un
restaurant de banlieue appelé
"le Pigeon Blanc", où il nous
arrivait de prendre le repas
du soir sous la charnière, repas
frugal dont le menu était
invariablement composé d'une

d'une portion de poitrine de veau rôtie accompagnée de pommes de terre et d'une poire ou d'une pomme.

Nous rentrions à la maison vers 7h 1/2 - 8h. L'heure du coucher ne tardait pas à donner, car mon père qui partait le lendemain matin par les premiers trains tenait à se coucher tôt.

L'hiver, après une petite promenade en ville nous menant place de la gare où, comme je le dis d'autre part, se trouvaient des attractions foraines, nous rentrions faire une partie de loto auprès d'un feu de bois allumé dans la cheminée. Pour alimenter ce feu, nous disposions de bouts de poteaux télégraphiques en sapin; leur combustion était, bien sûr,

plus rapide que celle des bûches de chêne employées généralement, mais leur coût était insigifiant, on pouvait donc se permettre de ne pas en être avare ; leur puissance calorifique était je crois assez élevée. Ce bois qui aurait subi une injection de sulfate de cuivre donnait en brûlant des flammes irisées d'un bel effet.

Pendant les mois de janvier et de février, mon père était chargé d'établir d'après les relevés faits sur place l'inventaire annuel du matériel en service sur les lignes télégraphiques. Tout le temps nécessaire à l'exécution de ce travail, il restait à la résidence et perdait ainsi le boni qu'il pouvait retrouver des frais de déplacements

éventuels qui lui auraient été alloués. Aussi, avait-il intérêt à activer l'établissement de cet inventaire. Pour cela il me mettait ainsi que ma mère à contribution ; notre rôle consistait à recopier des chiffres, travail facile mais fastidieux que nous faisions au cours de l'après-midi du dimanche et ce, au détriment des parties de loto.



Les
Sapeurs-
pompiers

J'ai connu la compagnie des Sapeurs-pompiers militaire ou, du moins, affectant l'allure militaire : port du fusil et de la baïonnette notamment.

Elle défilait en ville le 1er dimanche du mois après

l'exercice des pompes (pompes à bras et une pompe à vapeur à traction animale)

A l'occasion de certaines cérémonies, les pompiers revêtaient leur grande tenue : casque avec plume rouge, épaulettes dont le dessus était garni d'une large plaque de cuivre bien astiquée.

En tête, la clique ; puis l'escouade des Sapeurs qui, aux liens et place du fusil portaient sur leur épaule une grosse hache de parade.

Formant la marche, la cantinière habillée d'une tenue tombant sur un pantalon du même modèle que celui des pompiers, coiffée

d'un bonnet de police avec gland et portant en bandoulière un petit pommelet tricolore.

C'est dans cet appareil que la Compagnie figurait, au même titre que les troupes, à la revue du 14 juillet. La clique était à cette occasion complétée par la musique municipale dénommée d'ailleurs, musique municipale des Sapeurs-Pompiers, les musiciens portant l'uniforme des pompiers, le casque étant cependant remplacé par un képi.

Je devais avoir 4 ou 5 ans lorsque j'ai assisté à

l'enterrement d'un musicien-pompier, parent éloigné de mon père.

Le cortège était précédé de la Musique et comprenait des pompiers en armes.

Au Cimetière, après les dernières prières, les pompiers défiloient devant la tombe et chaque homme tirait un coup de fusil d'honneur.

Je me souviens parfaitement, non pas en détail, bien entendu, de cette cérémonie, en raison sans doute de la frayeur que m'avaient réellement causée les détonations. Il n'y avait pas comme

actuellement de permanence de pompiers, seul, un gardien du dépôt des pompes intervenait assez rapidement en cas de feu de cheminée.

S'il s'agissait d'un incendie à proprement parler, l'arrivée des pompiers ne pouvait être escomptée avant 30 ou 45 minutes au plus tôt. Il fallait, en effet, les alerter à leur domicile ou sur le lieu de leur travail, ce qui se faisait par l'intermédiaire des clairons et tambours parcourant les différents quartiers de la ville à pied, plus tard, l'alerte fut donnée par des trompes que les pompiers portaient d'abord à leur ceinture puis sur le guidon de

de leur bicyclette.

Les pompiers ainsi alertés devaient se rendre à la Mairie où se trouvait le magasin des pompiers. Quant à la pompe à vapeur, on était obligé d'aller d'abord chercher les chevaux devant y être attelés, or, ces chevaux qui étaient ceux de la voirie municipale se trouvaient sur divers chantiers parfois éloignés.

On imagine que dans ces conditions le feu avait le temps de faire des dégâts n'étant combattu que par les intéressés, leurs voisins et par les passants et ce, avec des moyens de fortune.

Ce n'est qu'en 1905 ou 1906 qu'une légère amélioration fut apportée à cette situation par l'installation de sonneries électriques au domicile de quelques pompiers, sonneries reliées au poste central de police. L'intervention de ces

hommes devint plus rapide mais souvent encore trop tardive.

Le véritable progrès ne fut réalisé qu'avec l'institution d'un corps de pompiers professionnels logés en caserne et disposant, aux lieux et places des pompes à bras, d'un matériel moderne (motos-pompes citerne, grandes échelles etc...).



Les cadeaux Il était de tradition à Noël des fournisseurs chez les épiciers ^{d'offrir} ~~offriraient~~ aux enfants de leurs clients des oranges, fruits rares en ce temps-là, ainsi que de petites chandelles de suif destinées aux crèches familiales.

À l'occasion du jour de l'an, les parents, de leur côté, recevaient une boîte de gâteaux.

Or Pâques, les bouchers offraient
à leurs meilleurs clients un gigot
d'agneau. Cet usage a disparu !

La veille de Noël, dans les
quartiers populaires, on pouvait voir
des enfants munis de lanternes
se rendre de porte en porte pour
souhaiter un bon noël, en chantant
"Bon Noël, pour une pomme,
pour une poire, pour un p'tit
Coup de cidre à boire !". Ce n'est
pas du cidre qu'ils espéraient
recevoir mais les quelques sous
qu'on leur donnait.

Pendant la semaine qui
suivait, ^{Pâques} les enfants de cœur
se rendaient chez les habitants de
leur paroisse pour offrir de l'eau
bénite. Cette distribution était,

était en principe gratuite mais le pourboire n'était pas interdit; les mauvaises langues prétendaient que lorsque leur récipiendaire était vide, son remplissage ne se faisait pas toujours à l'église.



La fête nationale Le 14 juillet, n'était pas comme aujourd'hui simplement un jour férié et chômé, c'était à proprement parler un jour de fête populaire.

Le matin sur le Champ de Mars, revue des troupes à laquelle il est fait allusion précédemment. Ce midi, sous les dices, banquet populaire à 3 fr par tête; l'après-midi, place de la Mairie, jeux divers; quai de la Trévalaye, jeux

nautiques (joutes lyonnaises à bord des bateaux, courses en baquets, courses de yoles); place de Bretagne, lancement d'un ballon monté; le soir, feu d'artifice sur le Champ de Mars.

Il est à remarquer que, contrairement à ce qui se passe actuellement et, bien que la séparation de l'Eglise et de l'Etat n'était pas ^{encore} intervenue, le Clergé s'abstenaît d'assister à la revue. Il en était de même des élus des partis de droite qui avaient alors le courage d'afficher leur opinion en s'intitulant : conservateurs, voire même bonapartistes, royalistes. C'est qu'à la suite de l'encyclique du Pape Léon XIII prescrivant le

le ralliement au gouvernement légal
que cet ostracisme disparaît, du moins
apparaît.

Bataillon scolaire Le 14 juillet, également,
voyait défiler le Bataillon scolaire
sur la place de la Motte ; il était
composé d'enfants des Ecoles
publiques âgés de 12 à 15 ans qui
recevaient une éducation pré-militaire
(les Nazis n'ont rien inventé
en créant leur jeunesse hitlérienne)
L'instruction était donnée par
les professeurs de gymnastique en
collaboration avec des officiers de
réserve sous l'autorité d'un
commandant d'active.

L'uniforme comportait une
tunique bleue, ~~et~~ un pantalon
de même couleur et un béret

page 88

nt

(1) Sur cette place de la Motte
 était ~~une~~ ^{un} ~~église~~ ^{église}
 de 3 à 4 m², ~~elle était~~ entourée
 de grands arbres. Les militaires
 logés à la caserne du Bon Pasteur
 située en face y venaient faire
 l'exercice, les voitures de passagers
 y déposaient leurs chevaux.

C'est ~~la~~ ^{la} ~~mais cette~~ place que ~~en~~ ^{le 14 juillet}
 1893/1895 se déroula le premier
 match de foot Ball ^{de} importé
 venant d'Angleterre - les
~~excentrées~~ ^{dans le camp} étaient les membres
 de la Société Nale de Gymnastique
 réunies la Remise fournit
 les joueurs des deux camps.

Ce fut je crois la première
 manifestation à R. de ce sport qui
 depuis ...

mp

ce

illes

es

in

~~page 88~~

(1) Sur cette place de la Motte
étaient ~~situé~~ ^{sur lequel} ~~élevée~~ ^{par rapport à la rue} établie
de 3 à 4 m, ~~elle était~~ entourée
de grands arbres. Les militaires
logés à la caserne du Bon Pasteur
étaient en face y venaient faire
l'exercice, les voies de passage
y dessaient leur charrettes.

C'est ~~sur~~ ^{la} cette place que ~~vers~~ ^{le 14 juillet}
1893/1895 se déroula le premier
match de foot Ball ^{de} Anglais - les
~~excentrds~~ ^{dans le camp} étaient les membres
de la societe' n° 1 de gymnastique
renommée la Renaissance formant
la partie de des camps.

Ce fut je crois le premier
manifestation à R avec port qui
dura : ...

de "Lancastres", ceux-ci appeler
"Coudes," ^(X) rappelant le cri du
corbeau, les Frères étant vêtus
de noir comme ces oiseaux.

L'origine de ces rencontres
remonte assez loin car on disait
se battre "sur les murs", expression
rappelant les anciennes fortifications
élevées en bordure de l'ancien cours
de la Vilaine et sur l'emplacement
desquelles fut bâti une école
municipale de garçons remplacée
en 1913 par les bâtiments
actuels.

(X) Les troupes anglaises qui, en 1182,
assiégèrent Rennes étaient commandées
par le général Lancastre. On se demande
comment ce nom a pu se perpétuer
pendant plus de sept siècles et la raison
de son emploi en l'occurrence.

La
St^e Barbe

Quelques jours après la St. Nicolas se placait la St^e Barbe, fête des artilleurs. Ceu^s-ci se considéraient comme appartenant à une arme supérieure à l'Infanterie, profitant de la liberté qui leur était accordée ce jour-là pour se livrer à des démonstrations tapageuses au cours desquelles de nombreuses bagarres se produisaient dans la soirée entre eux et les quelques biffins (comme ils disaient) imprudents ou bagarreurs qui s'aventuraient dans le quartier de la rue de Nantes, leur fief.



Les visites
officielles
du Péyanvier

Le 1er janvier voyait le défilé des magistrats, des fonctionnaires et des autorités civiles et militaires ~~rendant~~ en corps faire

Mag 90
Courses (à la nuit
ou concours hippique)

A l'issue du Conc. Hipp.

l'institution des courses était
très populaire, si c'était
même une sorte de fête locale

On se rendait au ch. n° C de
gazelles en break, le prix
d'entrée était modeste et au
niveau, beaucoup de spectateurs
se contentaient de ~~la vue~~ ^{voir} de
la course ^{à bord d'un}
~~épreuve~~ ^à champ ^{qui bordait}
l'hippodrome, les spectateurs, ^{Ces}
~~étaient nombreux par rapport à la route~~

~~qui voyait de~~ ^{qui} se débarrasser de
galettes et de saucisse et de
débordant de cidre tiré à même
les tonneaux ^{qui étaient installés}

Puis à peu, l'imposture
est de l'Etat à Courses et Galeries
~~de~~ ^{l'an} de Conc. Hipp. se sont rapprochés
et ~~qui~~ ^{étaient} ~~qui~~ ^{étaient} choisis pour
construire, ont en fait ~~la~~ ^{la} place
à ^{la} ~~des~~ ^{la} communes de campagne à
évoquer et fondre

leurs visites officielles traditionnelles.

La journée commençait à l'aube par les aubades données par la clique des Pompiers sous les fenêtres des élus municipaux.

Vers 10h, les corps constitués se rendaient à pied, en cortège, escortés de soldats en armes, à la Préfecture, à l'archevêché, à la Cour d'Appel, au siège du Corps d'Armée. Les magistrats étaient revêtus de leur robe, ^{s'étaient} ils ~~étaient~~ précédés des huissiers et ^{des} greffiers. Les autres chefs de service portaient l'habit.

Avec les échanges de visite ces cérémonies durraient toute la matinée.

Installation
des autorités
civiles et
militaires

Au cours de l'année, les mêmes cortèges se formaient lors

de l'installation d'un nouveau Préfet
d'un nouvel Archevêque ou d'un nouveau
général en chef

Ce dernier faisait une entrée
solemnelle donnant lieu à un grand
déploiement de trompes.

Après s'être rendu incognito
à la gare, il revêtait la grande tenue :
habit à queue avec broderies d'or,
culotte de peau blanche, écharpe de
soie rouge, bottes vernies garnies d'éper-
rous dorés. Le cheval était harnaché
fastueusement : tapis de selle rouge
bordée d'une large passe dorée,
fontes recouvertes de peau de léopard
renes de cuir rouge ornées de filigrane
d'or.

Le général, partant de la gare où
l'avaient reçues les autorités, se
rendait au quartier général, rue de
Corbin, entre une haie de soldats
eux-mêmes en grande tenue. Le

Le cortège était précédé d'un peloton de cavaliers, venait ensuite deux sous-officiers à cheval, un de chaque côté de l'avenue, tenant un revolver le canon dirigé vers le ciel, un doigt sur la gâchette. Ensuite, le porte-fanion du nouveau commandant enfin, celui-ci suivi de son état-major auquel se joignaient les divers chefs de service de la région, tous bien entendu à cheval. Suite parcours, les troupes formaient la haie.



Le Théâtre et les concerts

Le théâtre, comme actuellement, avait une saison de six mois

Il y eut d'abord une troupe de Comédie jouant le vaudeville et le drame, c'était l'époque des "deux orphelines," "les deux gosses," "les pirates de la Savane," "Don César de Bazan," "Le bijou amoureux," etc... Cette troupe alternait avec une troupe lyrique se divisant en troupe d'opérette et en

troupe d'Opéra-comique. Enfin, pendant les mois de Mars et d'Avril, on recrutait des artistes de complément permettant de jouer le grand opéra; à l'époque, c'était le Trouvère, la juive, les Huguenots, le Prophète, l'Africaine, Faust ^{l'Idole} et un peu plus tard, la tétralogie de Wagner, etc...

Il était donné cinq représentations par semaine : soirées le mardi, le jeudi, le samedi et le dimanche, matinée le dimanche. La salle, (était toujours bien remplie) (malgré
(l'absence de chauffage)) Il est vrai qu'on ignorait le cinéma et que d'autre part, on quittait rarement la ville, surtout pendant la saison théâtrale qui ^{se terminait avec} en avril ne durait que l'hiver.

Une société dite "des Concerts populaires, subventionnée par la municipalité donnait six concerts au cours de l'hiver. Ils avaient

page 94 avant le service }
ajouter;

La mise en scène était assez
réduite sauf en ce qui concerne la
figuration, l'armée fournit en effet
des vollandes conviés et volontaires qui
ne recevait qu'un dégagement d'assaut
~~et~~ très réduit par des hommes d'uit
le pied ~~et~~ journalier c'était que
de 005.

lieu le dimanche, en matinée. Ils étaient très suivis.

Cette société n'a pas résisté, d'une part à la dispersion de ses membres consécutive à la guerre de 1914 et, d'autre part à l'engouement des masses pour les compétitions sportives et notamment pour le foot-ball. C'est dommage. Depuis, plusieurs tentatives pour sa renaissance n'ont eu qu'un succès éphémère; leurs promoteurs ont dû renoncer devant l'indifférence du public. Cependant ces dernières années, la société semble reprendre ses activités.



La mode masculine

La mode masculine vers 1895
Tenue de ville d'un fonctionnaire, d'un employé moyen : jaquette bleue foncé dite queue d'hirondelle, pantalon très clair uni ou à petits damiers noirs et

blancs, légèrement retroussé au genou et s'élargissant dans le bas pour recouvrir une partie de la chaussure (pantalon dit "à patte d'éléphant") - gilet en piqué blanc l'été, de couleur foncée l'hiver mais égayé par de petites fleurs brodées à même l'étoffe, boutons de couleurs assorties.

L'été, veston d'alpaga noir gilet et pantalon de toile blanche, souliers bas dits "molières", en coutil blanc bordé de cuir jaune; l'hiver, chaussures montantes à boutons (chevreau mat et bouts vernis).

Col de chemise mobile (faux-col) montant à bout droit ou légèrement rabattus.

Cravate à plastron étalé de

de façon à recouvrir une partie de la chemise. Celle-ci était empesée de même que les manchettes qui devaient dépasser carrément les manches du vêtement. - Pantalons foncé noir ou bleu, souvent en cheviotte, avec col de velours noir ou bleu suivant la teinte de ce pantalon, revers en satin.

Couffure. - ordinaire : chapeau melon l'hiver, canotier ou panama l'été. Le chapeau haut de forme huit reflets était de rigueur pour les cérémonies (baptêmes, premières communions, mariages, enterrements visites de l'an). Il était porté en outre couramment par les médecins et les magistrats, et aussi, tout bizarre que cela puisse paraître actuellement, par les tailleurs allant

5

Le costume masculin ~~des~~ de
la classe ouvrière comportait,
en semaine, une blouse, bleue
en général, blanche pour le peintre. et
~~et une casquette en soie noire~~
assez haute les plâtriers, la
veste courte était portée par
les serruriers et les menuisiers
le coiffure pour tous était la
casquette en soie noire assez
haute & des gants ^{certains} d'une catégorie
quand appartenant à un patron,
~~peu recommandable~~ se formant
~~un point d' honneur d'avoir~~
~~des casquettes~~ ~~très~~ ridiculement
haute appelées casquettes ^{certains}
trois poings ^{étaient l'appareil de certains personnages} étaient l'appareil de certains personnages
~~rejetés par la société et~~
~~ayant des ressources~~ ~~mauvaises~~ le dimanche les ouvriers
en donnaient des vestes.

Les femmes de
et à l'occasion des fêtes de famille

livrer à leurs clients les costumes confectionnés sur mesure (le tout-fait était réservé aux vêtements bon marché).

La barbe. — Les maîtres d'hôtel, les serveurs et les valets de chambre ainsi que les magistrats portaient les côtelettes, les militaires avaient la moustache avec barbiche (l'imperiale)  ou avec seulement une petite touffe de poil sous la lèvre inférieure cela s'appelait "la mousche".  Les ecclésiastiques, les acteurs, et certains domestiques restaient imberbes. La mode pour les hommes impliquait la coupe des cheveux en brosse, et pour les enfants jusqu'à vers 12 ans, la coupe "aux enfants d'Edouard", c'est-à-dire dessus de la tête rasé et cheveux assez longs pour recouvrir les oreilles.

les
bureaux
de tabac

Les bureaux de tabac. — La plupart des fumeurs avaient une préférence pour les cigarettes qu'ils roulaient eux-mêmes parce que leur goût est très différent de celui des cigarettes vendues toutes faites et aussi par raison d'économie (on fait, en effet, au moins, trente cigarettes avec un paquet de tabac vendu à l'époque 0^f50 et pesant 40 grammes alors que l'étui de vingt cigarettes est vendu également 0^f50)

On pouvait avoir du tabac en vrac pour 0^f20 ou 0^f30 ; pour le peser une balance était nécessaire, c'était un appareil spécial dont les plateaux étaient en corn. Le tabac ainsi vendu se trouvait dans un grand pot en grès. Un autre récipient du même modèle contenait le tabac à priser ; enfin, le tabac à chiquer surnommé "carotte", se présentait sous forme de rouleaux et était découpé

au moyen d'un couteau fixé par une de ses extrémités sur une planche.

Dans tous les bureaux de tabac, les fumeurs trouvaient un allumeur constitué soit par une sorte de mèche trempant dans un récipient contenant de l'huile à brûler, soit un petit bœuf de gaz d'une forme appropriée, ces deux appareils étant allumés en permanence. Ils ont maintenant disparu.



Ses saisons Quand les personnes âgées prétendent que dans leur jeunesse les saisons étaient plus marquées, que de nos jours, on a peine à les croire et, cependant les deux faits suivants semblent devoir confirmer ces allégations.

Pendant l'hiver 1878-1879.

notamment, la Vilaine fut si profondément gelée qu'on y patinait entre les ponts de Némauvy et le pont Neuf (pont de la Mission) j'en ai conservé un net souvenir, je crois même que des braseros où on servait le café y étaient installés, je précise que je l'ai entendu dire mais, je ne m'en souviens pas.

Plus tard, vers 1895, plusieurs hivers ont vu de nouveau la Vilaine et le Canal d'Ille-et-Rance recouverts d'une épaisse couche de glace.

Les étés, par contre étaient

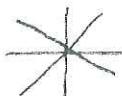
très chauds et commençaient tôt
On pouvait voir des tenues
légères dès les fêtes de Pâques.



les vêtements de deuil Il n'a pas été question dans les pages précédentes consacrées à l'habillement, ~~mentionnées~~, de la tenue que l'usage exigeait en cas de deuil, c'est une lacune que nous allons tenter de combler.

Le deuil était beaucoup plus strict que maintenant, tout au point de vue de sa durée que de la façon de le porter. Lorsqu'il s'agissait d'un grand deuil (perte d'une épouse), le

le veuf devait porter exclusivement des effets noirs pendant au moins une année, les accessoires de la toilette devraient également être noirs : la chaîne de montre en argent ou en or qui s'étalait ostensiblement sur le gilet était remplacée par une chaîne en acier bruni ou plus économiquement par un simple cordon de soie noire, les chaussettes étaient noires, les gants de peau également noirs mat ou en filoselle. Les boutons de manchettes et les tibis, eux aussi étaient noirs. Ce n'était qu'au bout de 18 mois que le veuf pourrait se permettre de porter des cravates moins sévères et de reprendre ses bijoux en or ou en argent.



La mode
féminine

Je m'aperçois que je n'ai pas parlé de la mode féminine.

vos fat⁽¹⁾ Ce qui précède ne concerne
que les femmes de la bourgeoisie.
Dans le monde ouvrier, la
femme dans la vie courante ne
portait aucun coiffure. Elle
sortait "en chignon". Le dimanche
^{coiffé d'un}
elle portait rarement ~~de chapeau~~
mais ~~so~~ coiffé d'un coiffé
blanche empesée et tressée.
rares étaient celles qui se
paraient d'un chapeau, la
grande majorité le remplaçait
par une coiffe blanche en
tulle léger ^{empesée et tissé}
~~de tissus~~ et maintenu
par des brides se nouant sous
le menton.

Les coiffes dont le coût et
l'entretien (repassage, empesage)
étaient relativement élevé ont peu
à peu disparues ~~pour les subtils~~
^{qu'à la campagne}
~~où elle ne sont plus portées que par quelques personnes~~
~~qui pour peu de temps s'en vont~~

Si les coiffes des villes étaient en général
peu élégantes et sans caractère, leur disparition
n'est pas à regretter. Par contre on peut déplorer
qu'à la campagne les femmes les ayant remplacées
par un chapeau plus ~~monté~~ ^{monté} et
tenant d'un côté droites

c'est un sujet assez délicat où, faute de compétence, je ne me sens pas très à l'aise ; aussi, me bornerai-je à évoquer la silhouette de la femme de 1885.

Le buste est enfermé dans un corset baleiné faisant remonter la poitrine tout en comprimant le ventre. Le corsage est très ajusté, le col haut, le cou entouré d'un ruban de velours. La jupe serrée à la taille retombe très bas au point de cacher les chaussures montantes à boutons, elle traîne par derrière sur le sol, d'où nécessité de la relever pour la marche, ce qui provoque un geste de la main gauche que les chroniqueurs et les romanciers estimaient être des plus gracieux. Mais, les rues sont parfois boueuses, il importe d'éviter que la robe traîne, d'autre part, la main droite est immobilisée par le manchon ; dans ces conditions, il est bien difficile de tenir un parapluie ouvert, aussi, les couturiers ont-ils imaginé de

confier la relève de la jupe à une sorte de pince en métal nikelé suspendue à la ceinture par un cordage de soie noire ^(clemore) appellée "page". Sous la robe est placée au bas du dos une demi-crinoline, vaste jupon bouffant maintenu par des lames en acier et donnant à cette robe un aspect rappelant une queue de coq. Cet appareil était vulgairement appelé "fauve-cul".

Les jeunes filles étaient coiffées de chapeaux de forme et de dimension variant avec la mode. Mais, dès qu'elles avaient atteint une certaine maturité où lorsqu'elles se mariaient, elles devaient obligatoirement adopter un autre modèle de chapeau, c'était la "capote", posée un peu en arrière sur la tête et retenue par deux brides nouées sous le menton. Sur cette coiffure on voyait, des fleurs, des oiseaux, des fruits : raisins, cerises etc.

Chez les femmes, le deuil était aussi très sévère. Une veuve, par exemple, portait un long voile de crêpe descendant jusqu'aux genoux, le chapeau, bordé d'un petit liséré blanc n'était garni que de motifs en crêpe. Ce n'était qu'au bout de six mois que le voile était remplacé par une voilette, pas contre, un long voile fixé derrière la capote retombait assez bas dans le dos.

Après dix-huit mois, les voiles disparaissaient mais les ornements de la coiffure restaient intactes. Enfin, à l'expiration de deux années, commençait la période de demi-deuil autorisant les vêtements semi noirs semi blancs.

Quant aux étoffes de couleur, elles n'étaient admises que près de trois ans après le décès du mari, et, encore, ai-je connu des veuves qui n'ont jamais abandonné le noir exclusif.

Avril 1959